

Charlotte Simonin dir., *Françoise de Graffigny (1695-1758), femme de lettres des Lumières*. Paris, Classiques Garnier, « Masculin/Féminin dans l'Europe moderne », 2020, 460 p.

Ce volume est le résultat du colloque international qui a eu lieu à Lunéville en juillet 2014. L'œuvre contient l'allocution d'ouverture prononcée par Pierre Mouriau de Meulenacker, bibliophile belge qui avait fait don de sa collection au musée du Château de Lunéville (pp. 7-8), suivie de l'introduction de Charlotte Simonin, coordinatrice de l'ouvrage (pp. 9-21) qui se fait l'écho des succès éditoriaux de Mme de Graffigny, ainsi que de sa disparition du panorama littéraire jusqu'aux années soixante du siècle dernier, moment où elle revient lentement mais sûrement sur la scène académique et éditoriale, et dont Simonin parcourt l'évolution. Le volume rassemble vingt articles organisés en quatre parties : *Françoise de Graffigny, témoin exceptionnel de son temps* (pp. 23-142), *Au verso des Lettres d'une péruvienne, Françoise de Graffigny épistolière, conteuse et dramaturge* (pp. 143-92), *Françoise de Graffigny et les thèmes féministes* (pp. 257-318), *Réception, éditions, traductions et adaptations de l'œuvre de Madame de Graffigny en Europe* (pp. 319-417). Charlotte Simonin signe aussi la conclusion de l'ouvrage (pp. 419-46), qui précède une bibliographie sommaire contenant les éditions, ouvrages et articles les plus récents cités par les auteurs des articles, ainsi que les références à deux bibliographies exhaustives et à des sites web qui permettent d'aller plus loin dans les recherches (pp. 427-430). Un index des noms propres (pp. 431-440), un index des lieux (pp. 441-442), un index des institutions (p. 443) et un index des œuvres (pp. 445-449) précèdent les résumés des articles (pp. 451-456). L'ouvrage se clôt par une table des matières.

André Courbet (pp. 25-45) étudie les relations et la correspondance entre Valentin Jamerey-Duval, bibliothécaire des ducs de Lorraine, et Françoise de Graffigny. Le corpus d'étude est composé par les trente et une lettres adressées par Jamerey-Duval à Mme de Graffigny entre 1750 et 1756, car il détruisit celles qu'elle lui avait écrites. Courbet reprend le parcours de cet homme, son séjour à Paris et ses lettres, où il lui parle de connaissances communes à la cour viennoise, de littérature, de théâtre ; il lui envoie des extraits de ses *Mémoires* et des estampes, lui fait des commissions, intercale des anecdotes et se livre à des attaques contre Frédéric II. Cependant, il ne satisfait pas les demandes de Mme de Graffigny, toujours désireuse de connaître la vie de la cour à Vienne et souhaitant une intercession auprès des suzerains dont elle dépendait économiquement. Courbet formule l'hypothèse des différences sociales entre ces deux personnages comme la cause plausible de l'interruption de leur correspondance.

Annette Laumon (pp. 47-61) nous présente brièvement les antécédents familiaux de l'auteure justifiant ses demandes de pension à la famille de Lorraine, son salon à Lunéville où elle se lie d'amitié avec son confident François-Antoine Devaux, son départ pour Paris et son séjour à Cirey-sur-Blaise chez les du Châtelet. À Paris, les échanges épistolaires avec les différents membres de la famille ducal et notamment avec la princesse Anne-Charlotte tournent autour de deux des sources fondamentales de revenus pour elle : les commissions d'objets de luxe, abordées par Laumon dans un certain détail, et les demandes de pensions. Les pièces théâtrales qu'elle écrivit pour les enfants du couple impérial en échange d'une possible rémunération n'occupaient qu'un espace moindre. Elle signale aussi que le succès de ses ouvrages ne la libéra pas des commissions, car elle resta attachée jusqu'à sa mort à la famille ducal de Lorraine.

L'ignorance relative de la culture germanique et les rapports de Françoise de Graffigny avec des Lorrains installés dans les grandes cours allemandes – Munich, Bayreuth, Mannheim et Berlin – font l'objet de l'article de Marie Drut-Hours (pp. 63-78). Ses échanges épistolaires avec Voltaire et avec Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, qui lui procure des publications berlinoises, la rapprochent spécialement de la Prusse, dont le roi Frédéric II sera l'objet de ses opinions contradictoires, modifiées à l'inverse de celles de ses contemporains parisiens. Drut-Hours passe aussi en revue les personnages allemands désireux de la rencontrer à cause de sa notoriété dans le champ littéraire et les classe en trois groupes : les diplomates, les jeunes aristocrates voyageant pour se former et les jeunes gens appartenant à la bourgeoisie, notamment Isaak Iselin, à qui elle annonçait les dernières parutions en librairie.

L'article de Dominique Quéro (pp. 79-92) débute par un constat : le théâtre est l'un des sujets de prédilection des échanges entre Françoise de Graffigny et son ami François-Antoine Devaux, resté à Lunéville. Devaux entretient divers rapports avec les troupes jouant sur les scènes de Lunéville et de Commercy : acteur remplaçant, répétiteur, conseiller artistique ou interprète dans la « troupe de qualité » qui joue à la cour, il est aussi acteur dans la « troupe bourgeoise » et dans la sphère privée, dans ce que l'on connaissait comme théâtre de société. Devaux en raconte les vicissitudes dans les lettres à son amie, les conflits avec Voltaire et Mme du Châtelet, aussi bien que ses succès et ses frustrations.

Lise, la chienne qui accompagna Madame de Graffigny dans son exil parisien, devient l'héroïne de l'article de Charlotte Simonin (pp. 93-124). Elle scrute aussi dans la *Correspondance* les références aux chiens en général, ce qui lui permet de déterminer leur importance dans la vie quotidienne de l'époque, et joint à cette vision historique aussi bien de l'intime que du social une étude lexicale qui concerne des mots et des locutions,

très souvent à valeur négative, ainsi qu'une étude des surnoms canins que Françoise de Graffigny s'amusa à donner à certaines de ses connaissances.

Aurore Montesi (pp. 125-142) s'occupe de la vision très particulière de Françoise de Graffigny lorsqu'elle est confrontée aux réjouissances organisées par la monarchie pour célébrer et sa gloire et sa perpétuation. La description des magnifiques décors, des préparatifs pour les festivités et des réactions des Parisiens, telle qu'elle a été rendue officiellement est mise en contraste avec les témoignages de l'écrivaine dans sa *Correspondance*. Graffigny s'y occupe surtout des conséquences chaotiques de certaines maladroites qui mènent au renversement des positions sociales. Montesi réfléchit aussi au mélange de styles, les uns archaïsants, les autres plus modernes, qui régnait dans les différentes décorations, celles-ci ne pouvant pas toujours satisfaire l'épistolière.

La deuxième partie de l'ouvrage débute avec l'article de Mireille François (pp.145-171) voué aux documents qui constituent les collections de la Bibliothèque Stanislas de Nancy autour de la figure de Mme de Graffigny. Elle y évoque tout d'abord la provenance des textes imprimés de l'auteure lorraine grâce aux ex-libris et aux timbres humides, décrit les autographes et les manuscrits et évoque finalement les douze portraits gravés de Françoise de Graffigny qui y sont conservés. Le texte est accompagné de huit images : ex-libris, timbres, manuscrits et portraits.

Nicolas Brucker (pp. 173-187) étudie certaines des caractéristiques de la langue de Graffigny, extrêmement riche en créations métaphoriques, en détournements et en néologismes, à partir de la locution « écrire des Bibles », qui traduit dans les lettres échangées par l'auteure et François Devaux leurs profonde amitié. Le mot « bible » fait référence aussi bien à la répétition et la cyclicité qu'à la longueur des lettres, devenues parfois des séquences épistolaires, et acquiert finalement un rôle purement fonctionnel. L'analyse du discours méta-épistolaire rend compte des synonymes de « Bible » dans la *Correspondance*, et l'étude textuelle y découvre les modes de composition et l'agencement des contenus chers à Françoise de Graffigny.

Dans un long article qui révisé en détail les références aux ouvrages de Marivaux dans la *Correspondance* de Mme de Graffigny, Charlotte Simonin (pp. 189-228) examine les commentaires sur les pièces de théâtre, aussi bien lues que vues, que l'épistolière compare souvent à celles d'autres auteurs ; elle récupère certaines des répliques marivaudiennes ainsi que des mots typiques chez le dramaturge que Graffigny utilise. Elle passe en revue les représentations officielles à la Comédie Italienne et à la Comédie-Française auxquelles l'épistolière assista et révisé les allusions multiples aux représentations privées. Les commentaires à propos des romans de Marivaux, et des différentes suites et imitations, les références aux personnages romanesques, ainsi que celles aux textes journalistiques et aux discours de l'auteur parisien font aussi l'objet d'une étude attentive. Dans le dernier volet de l'article, Simonin s'occupe des rencontres de Graffigny et de Marivaux, ainsi que des allusions à la vie et au caractère de l'écrivain.

Aurora Wolfgang (pp. 229-240) part des coïncidences et des divergences du vécu de Gabrielle de Villeneuve et de Françoise de Graffigny, pour passer en revue les caractéristiques du personnage de la fée dans les ouvrages des deux écrivaines. Elle note des différences notables, car la première, très influencée par la littérature du XVII^e siècle, se soumet aux règles sociales, tandis que Graffigny critique les positions féministes des précieuses et présente des personnages qui ne s'adaptent point aux conventions du genre.

Tout en les comparant avec les ouvrages théâtraux de Mme Maintenon ou de Mme de Genlis, dont les desseins étaient différents, ce sont les pièces de théâtre écrites pour la cour de Vienne qui font l'objet d'une étude détaillée de la part de Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (pp. 241-256). Elle examine aussi bien les pièces que la *Correspondance* de Graffigny pour mettre en relief les mises en scène et leurs échos, les commandes, les problèmes de composition et les indécisions concernant le genre dont les pièces relèvent, les préoccupations sociales et morales de l'écrivaine, ainsi que la diffusion relativement restreinte de ces textes en dehors de la cour.

David Smith (pp. 259-269), dans l'article qui ouvre la troisième partie du livre, se propose d'analyser les lettres de Graffigny pour déterminer si elles véhiculent des idées féministes comme on a pu en déceler dans son roman *Lettres d'une Péruvienne*. Il observe que bien qu'elle méprisât les hommes en tant que partenaires sexuels, elle les préférait aux femmes sur le plan intellectuel et critiquait parfois les autres auteurs femmes. Smith constate qu'elle n'était sévère qu'avec les religieuses et tolérait les comportements contrevenant certaines règles morales, qu'elle n'hésitait pas à fréquenter les comédiens, ce qui allait à l'encontre des normes sociales, comme le prouve le fait que l'actrice Jeanne Quinault était pour elle l'incarnation de l'amitié idéale, ce que Smith met en relief.

Le point de départ de l'interrogation de Chris Roulston (pp. 271-288) est le mariage de Françoise de Graffigny et la violence conjugale dont elle a souffert. Quoiqu'elle n'en fasse presque aucune mention dans ses écrits, la perte d'autonomie, les sacrifices et trop souvent la douleur caractérisant l'institution constituent un sujet clé dans ses textes. Roulston analyse la posture de Zilia, l'héroïne des *Lettres d'une Péruvienne*, par

rapport au mariage, aussi bien dans le texte de la première édition que dans la Lettre 34, ajoutée lors de la deuxième édition. Il montre comment l'amitié excluant la passion et le mariage et permettant à la femme de rester libre, à l'image de celle cultivée par Devaux et Graffigny elle-même, est transposée dans son œuvre romanesque.

Perry Gethner (pp. 289-303) s'intéresse aux sujets traités par Mme de Graffigny et par d'autres dramaturges femmes. Il met en évidence que quoiqu'elles aient parfois introduit dans leurs ouvrages des idées philosophiques progressistes, voire séditeuses, ces femmes étaient assez conservatrices et les pièces se terminaient par un retour à l'ordre. Gethner passe en revue drames et comédies et rapporte les revendications sociales et politiques, aussi bien que les thèmes nouveaux qui les concernaient, telle l'amitié sincère entre femmes, leur position au sein du mariage ou le manque d'argent, un phénomène structurel cuisant qui leur enlevait toute possibilité d'indépendance.

La récupération progressive depuis les années 1960 de l'œuvre de Mme de Maintenon, presque oubliée à l'époque romantique et critiquée par Lanson et Sainte-Beuve se basant sur des lectures d'une partie infime et remaniée de sa correspondance, guide l'enquête de Laetitia Perret (pp. 305-318) centrée sur un corpus de vingt et un manuels qu'elle interroge selon une division en cinq périodes. L'article inclut une bibliographie détaillée qui est organisée d'après les époques et les formes éditoriales.

Marjolein Hageman (pp. 321-342) inaugure la quatrième partie du recueil avec l'étude de la traduction néerlandaise de *Cénie* et de ses représentations en 1759 et 1760. Elle a pour objectifs principaux de déceler dans la réception de l'œuvre les rôles joués par la traductrice et par sa traduction, qu'elle analyse en détail, aussi bien que ceux représentés par le public et par la critique. Hageman note l'importance de la société NVA (*Nihil Volentibus Arduum*) dans l'évolution de la scène néerlandaise et les opinions critiques dans les journaux face aux pièces françaises s'accordant difficilement avec le goût national. Elle étudie aussi les catalogues de vente des bibliothèques, puisque certains considéraient les pièces en prose plus aptes à être lues qu'à être vues, et nous instruit sur le fait que le roman à succès de Graffigny ne fut pas traduit en néerlandais mais lu en français.

Les quatre traductions en allemand des *Lettres d'une Péruvienne* font l'objet de l'article de Rotraud von Kulesa (pp. 343-353). L'auteure y décèle les divers ajouts et modifications opérés pour les adapter au public germanique, et fournit des hypothèses qui pourraient expliquer les causes de leur succès restreint.

Les péripéties des traductions, des adaptations et des représentations de *Cénia* à Venise, très marquées par la rivalité entre deux des grands noms de la scène italienne au milieu du XVIII^e siècle, Pietro Chiari et Carlo Goldoni, reçoivent l'attention de Lucie Comparini (pp. 355-382) dans un long article qui devient parfois quelque peu obscur. L'étude très exhaustive de Comparini dépasse les limites géographiques et temporelles qu'elle s'était imposées et offre aussi des perspectives intéressantes sur le rôle de la tradition et le renouveau des sources dramatiques.

Beatriz Onandia (pp. 383-396) scrute la première traduction espagnole du roman de Zilia, publiée en 1792, quelque vingt-cinq ans après l'interdiction de la diffusion des *Lettres d'une Péruvienne* par le Saint-Office, et y surligne les incongruités. Cette traduction de María Romero Masegosa dont les écarts par rapport à l'original s'expliquent par la moralité régnant dans le territoire péninsulaire, la défense du catholicisme et le désir de blanchir les agissements coloniaux des Espagnols, pourrait être à la rigueur considérée comme une adaptation tellement les ajouts et les altérations modifient le projet de l'auteure lorraine.

Le rôle de *The Novelist's Magazine* dans la diffusion de la littérature contemporaine britannique et étrangère en Grande Bretagne à la fin du XVIII^e siècle et tout particulièrement les dessins de Thomas Stothard illustrant l'édition des *Lettres d'une Péruvienne* sont analysés par Christina Ionescu (pp. 397-417). Elle évalue avec minutie les images et leur rôle, souvent utilitaire, parfois décoratif, au service du texte et de sa divulgation. Les reproductions de deux lavis de Stothard et des gravures correspondantes d'Andrew Birrell dans la publication de 1782 closent l'article de Ionescu.

La conclusion de Charlotte Simonin (pp. 419-426) reprend dans sa première partie des expressions particulièrement imagées et représentatives des différents articles pour composer un collage linguistique hétérogène et plaisant qui cherche à rappeler la diversité des vues aussi bien que les multiples facettes de l'activité de l'écrivaine, où l'intertextualité joue un rôle prépondérant, comme le rappelle la directrice de l'ouvrage. Des morceaux de vie tirés de sa correspondance avec son ami Panpan (Devaux) aux succès de l'écrivaine, qui cultiva des genres très divers, de la performativité des rôles sexuels aux trouvailles bibliographiques, des adaptations et imitations aux éditions illustrées, des approches multiples ont animé les chercheuses et les chercheurs dans leur quête autour de cette femme écrivant à une époque où l'érudition et les textes masculins dominaient la scène sociale.

Ce volume, qui réunit des études remarquables, présente une femme et une écrivaine relativement méconnues, dont les lectures féministes mises en valeur dans ces derniers temps sont relativisées ici, de la

même façon que chez d'autres auteures de son époque. L'extrême richesse de sa *Correspondance* n'y est qu'entamée et nous y découvrons des pistes à parcourir pour le moins intéressantes, aussi bien du point de vue idéologique, que stylistique ou linguistique, pour ne dénombrer que quelques approches possibles et souhaitables qui permettraient de mieux connaître Françoise de Graffigny et de mieux appréhender son époque.

Carmen Cortés-Zaborras